



RÉTROSPECTIVE | LAM DE VILLENEUVE-D'ASCQ Du 5 février au 5 juillet



More Sweetly Play the Dance

Danser, défiler,
marcher, ne
jamais s'arrêter...
Puissantes
et entraînant,
les ombres
du théâtre
de Kentridge
défient la mort
en musique
et en dessin.

2015, installation
vidéo 8 écrans HD
avec 4 mégaphones,
15 min.



Les spectacles dessinés et hantés de William Kentridge

Puisant sa magie dans le dadaïsme et le cinéma de Méliès, William Kentridge évoque depuis trois décennies l'histoire tragique de son pays, l'Afrique du Sud, dans des créations mixant vidéo, dessin au fusain, danse et performance. Une fresque poétique et politique enfin honorée d'une rétrospective à sa démesure. À ne pas manquer.

Par Daphné Bétard

Un paysage désolé dessiné au fusain. Au loin, des nuages et la fumée d'anciens terrils. Des tambours et des voix éclatent; viennent les premières notes d'une fanfare. Des personnages apparaissent. Ombres chinoises dont on ne distingue pas les traits du visage. Juste des silhouettes de profil. Un danseur-toupie tourne sur lui-même; un homme jette au vent des feuilles de papier. S'ensuit une longue procession de figures fantomatiques mouvantes, les musiciens avec leurs cuivres et percussions, des révolutionnaires agitant des drapeaux, des paysans, des prêtres, des danseurs, des malades sous perfusion et des porteurs d'étranges étendards en papier découpé dessinant dans le ciel des portraits, des fleurs surdimensionnées, un mégaphone énorme, des cages emprisonnant les têtes, avant que la danseuse sur pointes, portée sur un chariot et manipulant une carabine, ne ferme ce défilé improbable... qui bientôt recommence. En boucle, sur plus de 20 mètres de long au rythme d'une musique dissonante et entêtante, mélancolique, inoubliable. Cette parade à couper le souffle qui se déploie sur plusieurs écrans dans l'installation vidéo *More Sweetly Play the Dance* [ill. ci-contre]





A DROITE

Drum

Un décor comme un cri, réalisé, avec 17 autres, pour la pièce *Sophiatown* - du nom d'un haut lieu culturel «mixte» et festif de Johannesburg, rasé en 1955 pour laisser place à un quartier *white only* baptisé «Triomf».

1989, gouache sur papier, 298 x 173 cm.



L'artiste photographié en 2014 dans son atelier de Johannesburg, pendant l'élaboration de *Triumphs and Laments*.

Qui est William Kentridge ?

Artiste d'Afrique du Sud mondialement reconnu, il associe dans son œuvre polymorphe arts plastiques, performance et spectacle vivant pour parler de l'histoire contemporaine, de l'apartheid et de l'injustice sociale.

1955 Naissance à Johannesburg.

1989 *Johannesburg, 2nd Greatest City after Paris*, premier film d'animation de sa série de dessins animés au fusain (les *Drawings for Projection*).

1993 Participe à la 43^e biennale de Venise, la première depuis le bannissement de l'Afrique du Sud vingt-trois ans plus tôt.

1995 Prend part à la première biennale de Johannesburg.

1997 Participe à la Documenta X de Kassel (puis à celles de 2002 et 2012).

2017 Création du Centre for the Less Good Idea à Johannesburg, dans le quartier de Maboneng, centre de création multidisciplinaire pour soutenir la scène locale.

2019 Reçoit le prestigieux Praemium Imperiale dans la catégorie peinture.

est un condensé de l'art de William Kentridge. Évoquant à la fois les danses macabres médiévales, les manifestations populaires, un état de transe ou la vie qui défile sous nos yeux une fois la dernière heure venue, elle est aussi entraînant qu'intimidante, d'une force et d'une inventivité extraordinaire. Cette façon si singulière d'associer le dessin au spectacle vivant s'impose telle une évidence pour aborder l'apartheid et le colonialisme, la mémoire et l'oubli, l'écriture de l'histoire et les destins individuels qu'elle engloutit. Dans la beauté des images se cache l'horreur. Le titre *More Sweetly Play the Dance* est une allusion à *Fugue de mort*, le poème de Paul Celan écrit sur les décombres des camps de la mort : «Il crie jouez la mort plus doucement la mort est un maître d'Allemagne / il crie plus sombre les accents des violons et vous montez comme fumée dans les airs / et vous avez une tombe dans les nuages on y couche à son aise.»

L'apartheid en toile de fond

Né en 1955 à Johannesburg, Kentridge est aujourd'hui une star internationale connue pour ses films d'animation, installations et mises en scène d'opéra (telle *la Flûte enchantée* de Mozart en 2005) présentés à la Documenta de Kassel comme aux biennales de Venise ou de São Paulo. En France, le public a pu se familiariser avec son travail au Jeu de paume en 2010 lors d'une exposition monographique, puis à Avignon en 2012 pour son spectacle performance *Refuse the Hour (la Négation du temps)*, où il répétait en boucle des vers de John Keats - «Truth is beauty, beauty truth...» -, avant qu'il illumine la saison africaine organisée en 2017 à la Villette de son éblouissant *More Sweetly Play the Dance*, ainsi que dans le deuxième volet d'«Art/Afrique» organisée à fondation Louis Vuitton et chez sa galeriste Marian Goodman, avec le solo show *O Sentimental Machine*.

Le LaM, musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Ville-neuve-d'Ascq, l'honore à son tour avec une très vaste rétrospective, suivant le parcours de cet artiste hors du commun, dès son plus jeune âge. «William Kentridge fut très tôt confronté à la dichotomie Noir-Blanc, à la culpabilité du Blanc sud-africain, à l'injustice de l'apartheid, à la violence de la répression et au racisme. Cette dualité marque profondément tant sa pensée que son art», expliquent les commissaires de l'exposition, Marie-Laure Bernadac, Sébastien Delot et Josef Helfenstein.

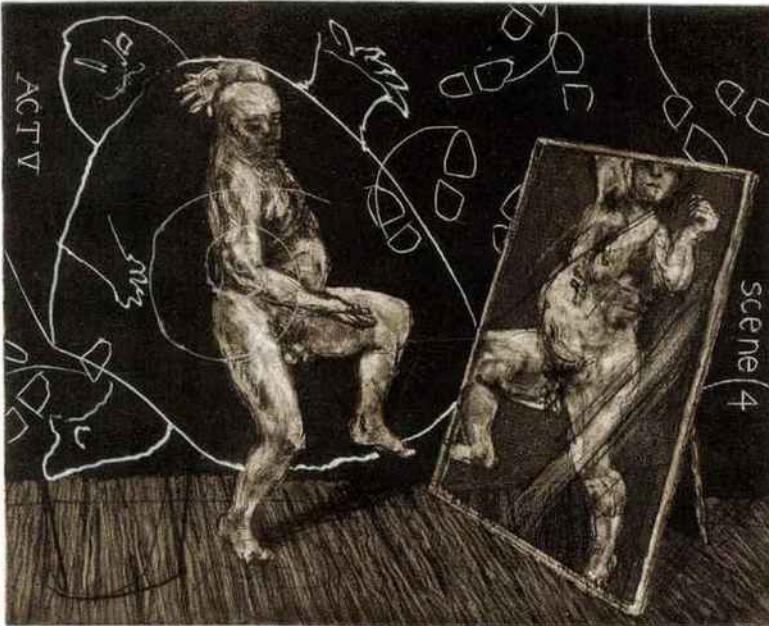


Issu d'une famille juive lituanienne émigrée en Afrique du Sud au début du XX^e siècle, il est le fils de l'avocat Sidney Kentridge, l'un des défenseurs de Nelson Mandela et du militant activiste Steve Biko, mort en détention en 1977. Sa mère, Felicia Geffen, avocate engagée elle aussi, est la cofondatrice du South African Legal Resources Center destiné à fournir une aide juridique à la population noire défavorisée du pays. Dans leur maison de Johannesburg, le jeune William croise des personnalités de la lutte anti-apartheid, tels Albert Luthuli, prix Nobel de la paix en 1960, l'écrivaine Nadine Gordimer et le photographe David Goldblatt.

Le trop-plein de lumière rend aveugle

«J'ai fait toute ma scolarité en sachant que je vivais dans une société anormale où il se passait des choses monstrueuses», raconte l'artiste. À l'âge de six ans, dans le bureau de son père, il tombe par hasard sur des photos du massacre de Sharpeville, survenu le 21 mars 1960. Des corps abattus par la police, vidés de leur sang. Des images indélébiles comme le sont les traces laissées par le fusain, son outil de prédilection, dans ses films d'animation. Comme dans *Felix in Exile* (1994), où un corps sans vie sur le sol se dissout peu à peu dans le *veld* (mot néerlandais désignant les grands espaces en Afrique du Sud) jusqu'à disparaître, quand *History of the Main Complaint* (1996) est un scanner de son cerveau hanté par le souvenir d'un homme battu à terre qu'il aperçut furtivement, enfant, depuis la plage arrière de la voiture. «Je pratique un art politique, c'est-à-dire ambigu, contradictoire, inachevé, orienté vers des fins précises : un art d'un optimisme mesuré, qui refuse le nihilisme», explique Kentridge. Un art hanté par ces ombres qui défilent de façon récurrente, contredisant le rôle de leurre que leur avait donné Platon dans son allégorie de la caverne.

«J'ai fait toute ma scolarité en sachant que je vivais dans une société anormale où il se passait des choses monstrueuses.»



CI-CONTRE

Ubu Tells the Truth

Au mépris de l'humanité et de la justice, Ubu le tortionnaire, pris dans une spirale de violence, danse face à lui-même.

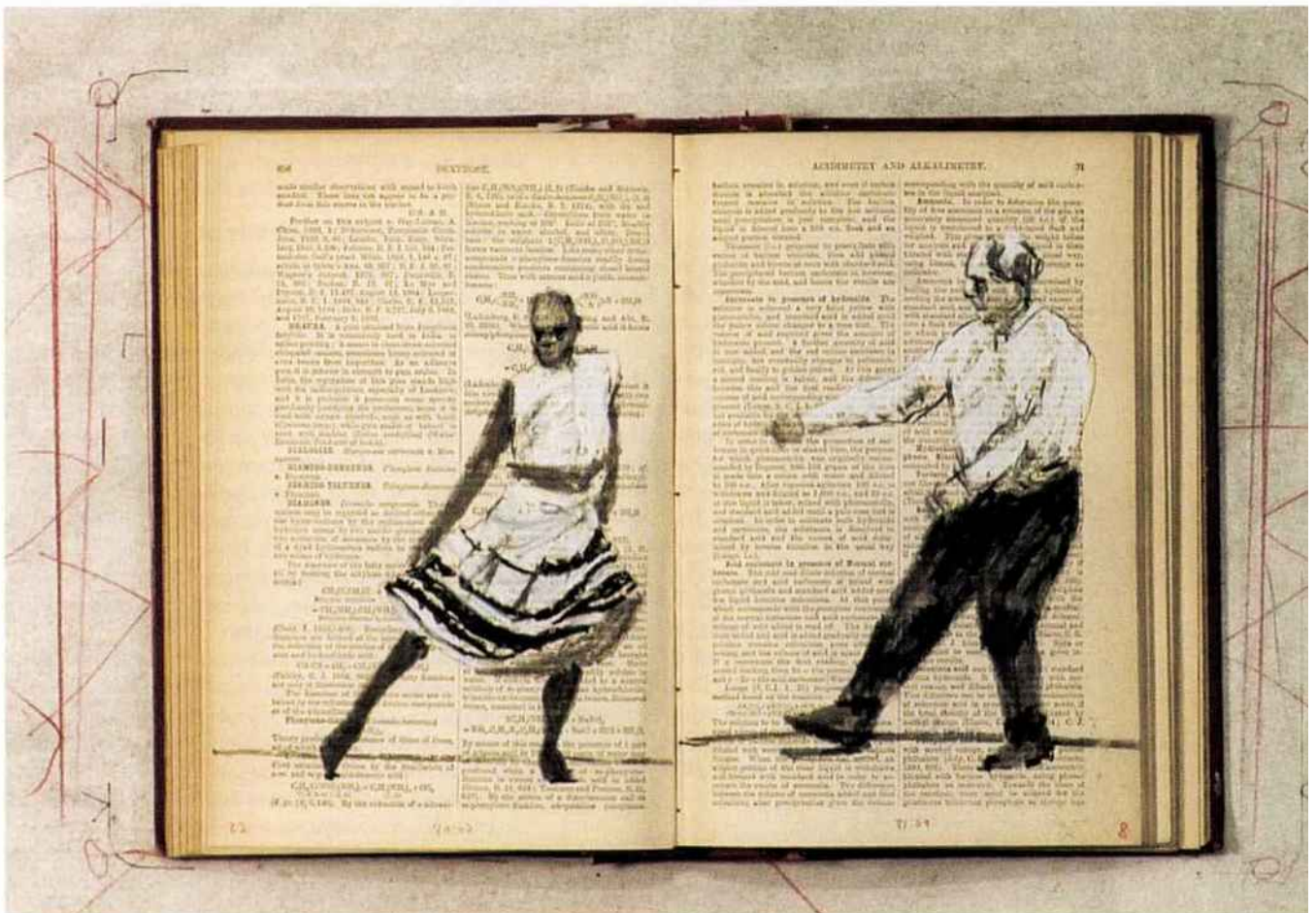
1996-1997, série de huit gravures, 34,9 x 50,2 cm.

CI-DESSOUS

Tango for Page Turning

Pour sa nouvelle série de petits films intitulée Leçons de dessin, l'artiste se met en scène non sans humour, ici avec la danseuse et chorégraphe Dada Masilo.

2012-2013, écran vidéo HD, musique de Philip Miller, 2 min 48 sec.





«J'attends, pour me sentir sauvé, que tous les éléments trouvent leur propre chemin plutôt que de me voir comme un capitaine capable de ramener ce navire à bon port.»



Des dessins aux murs, des photos, des coupures de presse, une maquette de théâtre, une caméra... L'atelier (photographié ici en 2017) est à l'image de l'artiste : foisonnant et multiforme.

Ainsi que l'analyse Ute Holl, professeur des médias à l'université de Bâle, dans le catalogue de l'exposition, pour Kentridge un trop-plein de lumière rend aveugle. Vouloir imposer une connaissance universelle et une approche rationaliste du monde peut conduire à l'oppression, à l'image du colonialisme en Afrique.

Alors, où se trouve la vérité? Quelque part dans les interstices de l'histoire dont Kentridge démantèle l'écriture pour en faire jaillir les éléments oubliés, les destins individuels sacrifiés, ceux qui n'ont pas eu voix au chapitre, morts parmi les anonymes. Pour Ute Holl, «ce sont toujours des micro-histoires d'un "apartheid global" qu'il reconstruit dans ses œuvres à partir d'infimes détails». L'artiste aborde l'histoire par fragments pour la recomposer et «libérer une mémoire refoulée», «rendre visible et audible ce qui devrait rester caché ou secret». Ce qu'il fait dans son film d'animation *Ubu Tells the Truth*, réalisé en 1996, année où la Commission de vérité et de réconciliation commence son travail : présidée par Mgr Desmond Tutu, elle a pour but de recenser toutes les violations des droits de l'homme commises en Afrique du Sud afin de permettre une réconciliation nationale entre les victimes et les auteurs d'exactions. Réflexion implacable sur «ce que nous savons et ce que nous voyons», l'œuvre est une référence directe à Alfred Jarry, dont la pièce *Ubu roi* mettait en scène un personnage lâche et sanguinaire prêt à tout pour le pouvoir. D'un trait franc et agressif – blanc sur fond noir –, Kentridge croque l'infâme personnage, qui s'auto-découpe, devient un poste de radio sur trépied, prend une douche pour se laver de ses crimes en éructant des armes, des os, des têtes de mort, des mains coupées...

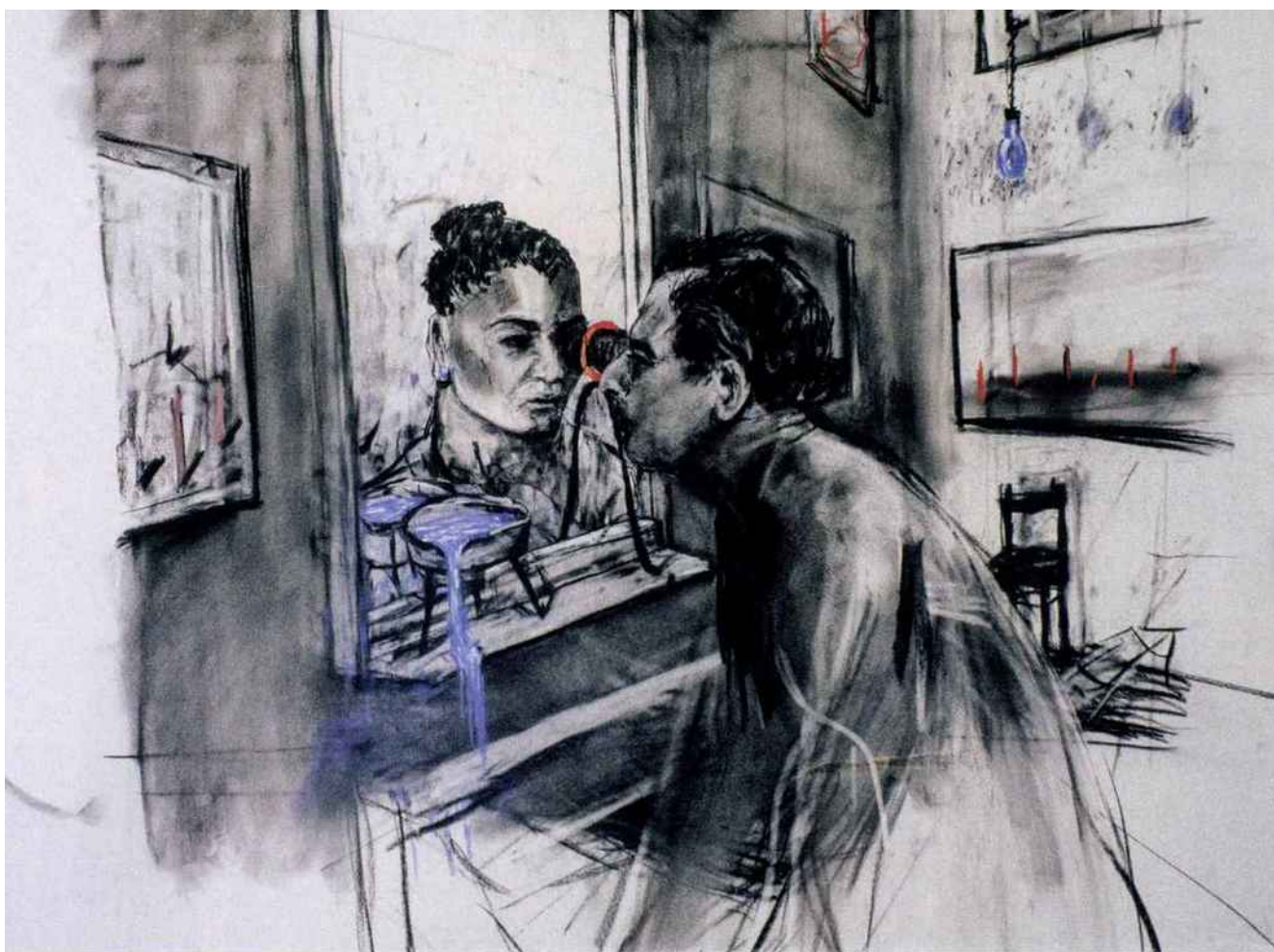
L'univers de Kentridge est également truffé de références à l'histoire de l'art : les gravures de Dürer, les *Désastres de la guerre* de Goya, l'expressionnisme allemand, Méliès le cinéaste magicien, qui peignait lui-même les décors de ses films, et bien sûr les dadaïstes, avant-gardistes du collage et de la performance scénique... Comme eux, Kentridge aime mélanger les genres, et ce depuis ses débuts. Après des études en sciences politiques, il se forme à la gravure et au mime, avant de s'orienter vers le théâtre et le cinéma. Son langage esthétique multiplie les médiums. Il utilise le montage pour créer un choc chez le spectateur dans un mouvement incessant qui emporte dans sa ronde acteurs, danseurs, performeurs et Ken-

tridge lui-même. Même le dessin, chez lui, est animé. La marche devient un symbole de résistance, un acte politique, celui des réfugiés qui parcourent le monde à pied, mais aussi celui des manifestants de Sharpeville (1960) ou de Soweto (1976), réprimés dans le sang par la police.

Harcelé par «l'oiseau noir de l'anxiété»

Dans son atelier de Johannesburg, installé dans la propriété familiale où il a grandi, Kentridge ne cesse d'ailleurs de marcher. Il fait les cent pas pour accoucher de projets visant à «donner du sens au monde», avec la complicité de danseurs, de chorégraphes (parmi lesquels la puissante Dada Massilo), d'acteurs, de scénographes... et, bien sûr, de musiciens. À commencer par son ami, le compositeur Philip Miller, mis à contribution dernièrement pour la performance *The Head & The Load* (présentée à la Tate Modern de Londres en 2018) évoquant le destin des soldats et porteurs africains durant la Première Guerre mondiale. Kentridge le sait bien, la musique – qu'elle soit traditionnelle, populaire, classique, expérimentale ou jazzy – est essentielle pour libérer l'émotion.

Saisi de panique lors de nuits blanches où lui rend visite «l'oiseau noir de l'anxiété qui trouve toujours une branche où se poser», il raconte : «J'attends, pour me sentir sauvé, que tous les éléments trouvent leur propre chemin plutôt que de me voir comme un capitaine capable de ramener ce navire à bon port.» Et le miracle a lieu. Les fragments épars se trouvent réunis en une symbiose époustouflante, projetant leurs ombres enchevêtrées sur scène pour révéler leur individualité, et provoquer chez nous un sentiment intense, exalté par la musique et le chant. ■

**Felix in Exile**

«Felix l'exilé» emprunte les traits de Kentridge. Seul dans une chambre d'hôtel, le personnage se rase face à un miroir dans lequel apparaît Nandi, son alter ego féminin, géomètre qui a été abattue alors qu'elle essayait de redonner au pays de l'apartheid une forme humaine et un visage.

1994, film 35mm couleur transféré sur vidéo, 8 min. 43 sec.

Pour en savoir plus**■ LE POINT FORT DE L'EXPOSITION**

Première rétrospective de grande ampleur en France pour le plasticien sud-africain ! Le LaM a libéré la moitié de ses espaces d'exposition pour faire place à ses réalisations multiformes, de ses films d'animation des années 1980 à sa dernière production, *The Mouth is Dreaming* (2019), qui s'inscrit dans le cycle des *Drawings for Projection* (dessins animés réalisés au fusain). Le tout orchestré par l'architecte et scénographe Sabine Theunissen, proche collaboratrice de l'artiste, qui a imaginé une promenade compartimentée pour s'immerger corps et âme dans l'œuvre de Kentridge.

«William Kentridge – Un poème

qui n'est pas le nôtre» du 5 février au 5 juillet
LaM • 1, allée du Musée • 59650 Villeneuve-d'Ascq
03 20 19 68 68 • www.musee-lam.fr

■ À LIRE**Le catalogue de l'exposition**

coéd. LaM / Kunstmuseum Basel / Flammarion • 196 p. • 35 €

› Une belle publication, largement illustrée, avec les contributions des commissaires de l'exposition et d'historiens de l'art, ainsi que des textes inédits de l'artiste, traduits pour l'occasion.

The Head & the Load par William Kentridge

éd. Xavier Barral • 384 p. • 65 €

› Présenté en 2018 à la Tate Modern, *The Head & the Load* est un spectacle-performance sur l'Afrique durant la Première Guerre mondiale. L'ouvrage déploie les différents tableaux de cette création écrite et mise en scène par Kentridge, avec la complicité du chorégraphe Gregory Maqoma et des compositeurs Philip Miller et Thuthuka Sibisi.

William Kentridge – Cinq thèmes

ouvrage collectif • coéd. 5 Continents / Jeu de paume • 264 p. • 45 €

› Pour ceux qui n'auraient pas vu l'exposition monographique du Jeu de paume, il reste le catalogue... Une plongée dans son œuvre virulente et polyvalente à travers cinq thèmes chers à l'artiste.

■ SUR SCÈNE**Telegramms from the Nose**

le 7 février • la Rose des Vents
Boulevard Van Gogh
59650 Villeneuve-d'Ascq
03 20 61 96 90 • www.larose.fr

› Théâtre d'ombres mêlant peintures et croquis animés, la scénographie imaginée par Kentridge – sur une musique de François Sarhan – rend hommage à Chostakovitch pour évoquer l'absurdité du système stalinien.



Visionnez la vidéo *O Sentimental Machine* (2015) de William Kentridge sur BeauxArts.com